

Analyse d'une œuvre littéraire

Les Belles Images
Simone de Beauvoir

Laurence Roger

RÉSUMÉ

Laurence travaille dans une agence de publicité où son rôle est de créer des slogans. Elle a tout pour être heureuse : un mari aimant, Jean-Charles, deux petites filles charmantes, Louise et Catherine. Elle apparaît toutefois détachée, absente. Lassée de son amant et collègue, Lucien, elle s'ennuie, s'interroge, pose un regard tantôt creux, tantôt lucide, sur le monde, sur ses proches et sur elle-même.

Outre son époux et ses deux filles, elle est très entourée : sa mère, Dominique, occupe une grande place dans le roman ; son père est également présent, même si elle regrette de le voir moins souvent ; sont présents également sa sœur Marthe et son époux Hubert.

Laurence prend très à cœur l'éducation de ses filles, notamment de Catherine, l'aînée, qui commence à lui poser des questions délicates et qui d'une certaine manière lui renvoie sa propre image, et ce, jusqu'à la perturber continuellement au point de l'obséder.

Le milieu dans lequel tous évoluent est aisé, et comme inévitablement fait d'apparences, de codes et de trompe-l'œil, ces « belles images », fragiles pourtant, qui obsèdent la narratrice tout en guidant le roman jusqu'à son dénouement.

L'AUTRICE

Figure intellectuelle du XX^e siècle, Simone de Beauvoir (1908-1986) est une philosophe (elle a été reçue deuxième à l'agrégation de philosophie), romancière, mémorialiste et essayiste française.

Elle s'est fait connaître notamment avec la publication en 1949 de son essai féministe *Le Deuxième Sexe*.

Elle a par ailleurs participé avec Jean-Paul Sartre, Raymond Aron, Michel Leiris, Maurice Merleau-Ponty, Boris Vian et autres intellectuels de gauche, à la création en 1945 de la revue

existentialiste *Les Temps modernes* – celle-ci visait à faire connaître l'existentialisme au grand public.

Libre et indépendante, Simone de Beauvoir le fut aussi dans la relation pérenne qu'elle entretint avec Jean-Paul Sartre.

À savoir ☛

Parmi ses œuvres, citons :

- **Des œuvres autobiographiques** : *Mémoires d'une jeune fille rangée* (1958), *La force de l'âge* (1960), *La force des choses* (1963), *Une mort très douce* (1964), *Tout compte fait* (1972) ;
- **Des romans** : *L'invitée* (1943), *Les mandarins* (1954), *Les Belles Images* (1966), *La femme rompue* (1968) ;
- **Des ouvrages théoriques** tels que le *Deuxième sexe* (1949).

MOTS-CLÉS

Image, indifférence, perfection, interrogations

PISTES DE RÉFLEXION

Des portraits interrelationnels

Un milieu codifié et figé

La perfection en question

Les images – l'artificiel, le factice

Énonciation et ponctuation : rupture et division

Confusion, angoisse et différence

I

NTRODUCTION

L'œuvre s'ouvre *in medias res*, c'est-à-dire que l'action a déjà commencé.

On est en octobre, en plein déjeuner entre amis. La narratrice, Laurence, observe le milieu frivole et pédant auquel elle appartient. Les conversations sont plates, elles sont le reflet des personnages, dont la vanité est criante.

In medias res

D'après son étymologie latine, cette expression issue de *l'Art poétique* d'Horace signifie littéralement « au milieu des choses ». Il s'agit d'une technique narrative faisant commencer le récit en cours d'action.

Mais *Les Belles Images* ne représente pas seulement un microcosme superficiel. Y sont notamment décryptées des attitudes et des relations plus complexes qu'elles n'apparaissent au premier abord, de la même manière que l'évolution de la narratrice et le regard qu'elle pose sur son milieu.

Nous brosserons d'abord les portraits des personnages tout en mettant en lumière les relations qu'ils entretiennent entre eux. Nous ne pourrons ensuite faire l'impasse sur l'aspect figé et codifié de ce milieu. La tension vers la perfection sera soulignée par opposition aux platitudes, à l'interchangeabilité, à une indifférence plurielle. Le titre du roman nous intéressera, car les images se multiplient, elles foisonnent dans le roman, par définition artificielles, factices. Nous étudierons ensuite l'énonciation, qui imprime au texte un mouvement de rupture et division. Enfin nous nous concentrerons sur les thèmes fondamentaux qui ressortent du texte : la confusion, le vide, et une certaine angoisse, qui, finalement, se dessine en filigrane.

D

ES PORTRAITS INTERRELATIONNELS

Une multitude de personnages se trouvent réunis dès l'incipit. Nous observerons leur personnalité, puis leur évolution au fil des pages, de même que la teneur de leurs relations.

Nous nous appuyerons sur la théorie de Forster afin d'étayer nos propos. Comme le rappelle Vincent Jouve dans son ouvrage *L'effet-personnage dans le roman*¹,

« [L]es personnages sont couramment répartis en deux catégories. Forster, par exemple, distingue les personnages "ronds" des personnages "plats". Alors que les premiers sont dotés d'une "épaisseur psychologique", les seconds, figés, dès leur première occurrence, dans un portait inamovible, se révèlent désespérément prévisibles ».

Les figures féminines

Laurence

Laurence est à la fois la narratrice et le personnage principal à part entière du roman. Il s'agit ainsi d'une narratrice homodiégétique (par opposition à hétérodiégétique), c'est-à-dire qu'elle existe en tant que personnage de l'histoire qu'elle raconte. Elle est aussi une narratrice autodiégétique, comme héroïne de roman.

Nous pouvons lui attribuer une épaisseur psychologique : il s'agit d'un personnage « rond » pour reprendre la théorie de Forster. En effet elle se pose moult questions, et si dans l'incipit elle semble effacée, elle prend peu à peu plus de place et d'assurance tout au long du roman.

Homodiégétique

Selon Genette, un narrateur homodiégétique apparaît aussi comme personnage de son propre récit.

Hétérodiégétique

Un narrateur qui n'est pas protagoniste de son récit est donc un narrateur hétérodiégétique.

Dominique Langlois

Dominique est la mère de Laurence.

¹ JOUVE, Vincent, *L'effet-personnage dans le roman*, PUF, 1992.

Il s'agit d'un personnage très présent dans le roman. Elle est décrite avec précision, physiquement et psychologiquement.

Physiquement, elle est décrite comme « très mince dans son pantalon noir et son chemisier éclatant, les cheveux pâles, mi-blonds, mi-blancs, de dos on lui donnerait trente ans. » (p.7). Plus loin, sa voix est dite « autoritaire et bien timbrée » (p.8).

Autodiégétique
Selon Genette, un narrateur autodiégétique raconte une histoire dont il est le personnage principal.

Psychologiquement, Dominique apparaît comme une carriériste impitoyable. Elle sait s'imposer : « elle est entrée à la radio par la petite porte, en 45, et elle est arrivée à la force de ses poignets, en travaillant comme un cheval, en piétinant ceux qui la gênaient. » La

locution verbale « mettre en pièces » est également employée à son sujet dans ce cadre.

Aux yeux de Laurence, sa mère est « la parfaite, l'idéale image d'une femme qui vieillit bien ». Elle souligne toutefois que sa mère refuse de vieillir puis précise : « Maladie, coups durs, elle a tout encaissé. » Sa froideur est également évoquée.

Enfin, si Dominique entretient une liaison avec Gilbert Mortier au début du roman, leur rupture sera révélatrice d'autres facettes de sa personnalité.

C'est globalement un personnage épais. Manipulatrice et calculatrice – elle retourne en effet avec son ex-époux par crainte des on-dit après sa rupture –, elle peut dévoiler une certaine fragilité au fil du texte. Retenons toutefois qu'elle sait moduler son attitude afin d'obtenir ce qu'elle veut.

Marthe

Marthe est le stéréotype de la croyante qui déambule dans l'abnégation de soi. Laurence évoque d'abord à son égard « un sourire figé » et souligne sa « ferveur » (p.14). Laurence poursuit : « La tête rejetée en arrière, un sourire figé sur les lèvres, elle marche d'un pas allègre : une sainte, ivre du joyeux amour de Dieu, c'est le rôle qu'elle joue depuis qu'elle a trouvé la foi » (p.15). À travers le terme « rôle », la narratrice suggère une hypothétique hypocrisie inconsciente chez sa sœur.

Les trois petites filles :

Catherine est la fille aînée de Laurence et Jean-Charles. Son éducation pose rapidement problème dans le roman, ses larmes nocturnes restent longtemps incompréhensibles pour ses parents.

Louise est la petite sœur de Catherine.

Brigitte est l'amie de Catherine.

Les figures masculines

Jean-Charles

Jean-Charles est l'époux de Laurence.

Pour lui chaque chose doit être et demeurer à sa place.

L'argent par ailleurs occupe une place importante dans sa vie. Sa réaction lorsque Laurence évite de peu un accident est sur ce point significative : il eut mieux fallu renverser le cycliste qu'abîmer la voiture.

Gilbert Mortier

Gilbert est un architecte de renom. Infatué, il tire une grande fierté de ce qu'il possède. Il est ce qu'il possède. Quand il s'adresse à Laurence, « un léger sourire arrondit sa bouche, comme s'il s'excusait de ses supériorités ». L'argent est son principal sujet de conversation.

Le père de Laurence

Le père de la narratrice apparaît comme passéiste. Laurence essaie de tisser une complicité avec lui, elle cherche à le connaître véritablement, sincèrement.

Lucien

Lucien est l'amant de Laurence. C'est un personnage qui reste en retrait, mais qui cherche à retenir Laurence lorsqu'elle souhaite mettre un terme à leur liaison.

Hubert

Hubert est l'époux de Marthe. Laurence évoque à son sujet « son sourire de paralytique général, son embonpoint ». Lorsqu'elle note que « quand il voyage il porte des lunettes noires », on sent poindre une certaine moquerie à son encontre de la part de la narratrice.

C'est par ailleurs « un excellent dentiste qui pendant ses loisirs étudie consciencieusement le tiercé » (p.9).

UN MILIEU CODIFIÉ ET FIGÉ

Il s'agit, au sein d'un cercle aisé, d'afficher son statut social élevé, d'observer les convenances, de faire semblant.

D'emblée, on est plongé dans un univers fait de mondanités : « la glace tinte dans les verres, Houdan baise la main de Dominique » ; « Dominique, personne ne sait recevoir comme vous » (p.7).

Chacun se regarde, chacun est en quelque sorte soumis au regard des autres, mais tout en discrétion, tout en finesse. Dominique, la mère de la narratrice, Laurence, semble exceller à cet art que sont les jeux d'apparence, de relations sociales. Tout semble très lisse, très poli : « ils caressent leurs regards... ». Pourtant comme le souligne Laurence (« Pourquoi prennent-ils tant de plaisir à se mettre en pièces les uns les autres ? » p.9), les relations sont « fausses », basées sur l'hypocrisie, les on-dit sur les autres ainsi que, réciproquement, le souci des on-dit sur soi-même. « Alors, je compte sur vous vendredi, dit Gilbert. On ne s'amuse pas quand vous n'êtes pas là » : la phrase de Gilbert semble être une formule toute faite, stéréotypée.

Les conversations ont pour objet les vacances (p.10), l'immobilier, la haute couture. Par exemple il est question d'un « tailleur Balenciaga » (p.16), tandis que Chanel est dédaigné (Dominique : « Jamais de Chanel, on dépense des fortunes pour avoir l'air de s'habiller à la foire aux puces. » p.16).

Entre eux, les personnages, quoiqu'issus du même milieu, sont parfois hypocrites et parlent dans le dos des uns des autres : « Ils disent aussi (...) que maman a mis le grappin sur Gilbert par intérêt : cette maison, ces voyages, sans lui elle n'aurait pas pu se les offrir (...) » ; « Dominique tourne devant la glace à trois faces et sourit. En vérité, elle est ravie d'aller dîner chez les Verdelet, les ministres, ça lui en impose » (p.17) ; Jean-Charles parle de Gilbert à travers ces propos : « l'étonnant chez Gilbert, c'est qu'il soit resté si simple » (malgré ses responsabilités et son pouvoir) « et pas la moindre trace d'importance » (p.18).

Dès lors, quelle place occupe l'argent et quel sens revêt-il ? Des discussions sur les prix sont sur ce point intéressantes (p.12) : « la ferme achetée pour une bouchée de pain – enfin, disons, de pain brioché – et aménagée par Jean-Charles aux prix d'une tonne de caviar (« Je n'en suis pas à un million près », a dit Gilbert) » (p.7) ; « Écoutez, une bonne enceinte, sur mono, vaut de six cent mille au million. En stéréo, comptez deux millions (...) un ampli-préampli valable coûte dans les cinq cent mille francs » (p.12). Par ailleurs, Jean-Charles existe à travers l'argent qu'il possède et dépense (« Je me demande quel est le chiffre de ses revenus, dit Jean-Charles. Pratiquement, c'est illimité » p.18), de même que Gilbert : « Il y a des manières plus bêtes de dépenser un million, dit Gilbert » (p.13).

De cet univers codifié, on devine ainsi, et ce dès l'incipit, quelque chose de factice, d'artificiel.

L

LA PERFECTION EN QUESTION

Les couleurs sont choisies, le décor parfait, tout est mesuré, tout est en retenue.

L'isotopie de la perfection apparaît d'emblée, notamment à travers l'usage récurrent de l'adjectif qualificatif « parfait » : le premier tableau est « parfait » (p.7) ; nous pouvons citer également les passages suivants : « l'image parfaite qu'ont reproduite *Plaisir de France et Votre Maison* » ; « parfaite » ; « les plus beaux » ; « merveilleux » ; « parfait » (p.8) ; « merveilleux » (p.14) ; « parfaite » ; « parfait » (p.22) ; « Tout était net, frais, parfait » ; « parfaite » (p.25) ; « perfection glacée » (p.42). Il en ressort une certaine sophistication : « tout était net, frais, parfait » (p.22) ; « tout a été parfait : le soleil et la brise, le barbecue, les steaks épais, les salades, les fruits, les vins » (p.8). On relève également deux occurrences du terme « poli ».

Il ressort des différentes entités du texte – les personnages, mais aussi le cadre, les propos – une interchangeabilité incontestable : « Juste en ce moment, dans un autre jardin, tout à fait différent, exactement pareil, quelqu'un dit ces mots et le même sourire se pose sur un autre visage » (p.7). Ces propos, qui dénotent un manque d'authenticité certain, sont répétés deux pages plus loin : « dans un autre jardin, tout à fait différent, exactement pareil » (p.9) ; puis on lit : « dans un autre salon, exactement pareil » (p.50).

Bientôt se manifestent le vide, l'ennui, le détachement. Laurence est détachée, ne s'implique que très peu dans le cercle. On lit dans ses pensées : « (Est-ce qu'en cet instant, dans un autre coin de la galaxie, un autre Lucien, une autre Laurence disent les mêmes mots ? ...) » (p.32). La lassitude de Laurence est prégnante : « soudain indifférente, distante » (p.19) ; « du vide, de l'ennui » (p.36). La notion de vide prédomine.

Ses interrogations quant à elles se dessinent dès l'incipit : « Quel merveilleux dimanche ! Pourquoi est-ce que je pense ça ? » (p.8) et se confirment au fil des pages : « Vie trop remplie ? trop vide ? Remplie de choses vides, quelle confusion ! » (p.146).

L ES IMAGES – L'ARTIFICIEL, LE FACTICE

Qu'est-ce qu'une image ? La narratrice nous en dresse une typologie dans *les belles images* : il peut s'agir d'un reflet dans le miroir (« derrière les images qui virevoltent dans les miroirs, qui se cache ? »), d'une « photographie sur papier glacé », d'« images de papier », des images d'un livre (« un livre d'astronomie, très simple, avec de belles images »), des images que véhicule la télévision (« des images, proprement encadrées sur le petit écran et qui n'ont pas leur poids de réalité »), des souvenirs également (« il emportera dans sa tête des images » ; « terrassée par une galopade d'images et de mots qui défilaient »).

On l'a vu, dès l'incipit se succèdent non pas seulement des images, mais particulièrement des images parfaites (« à l'image parfaite qu'ont reproduite *Plaisir de France* et *Votre Maison* »). Dans l'imaginaire fugace de Laurence, les personnages se trouvent par ailleurs interchangeables, sa famille et le cadre dans lequel elle se trouve pouvant ressembler à tout autre famille aisée dans un cadre identique, d'où rien ne dépasse. Personnages d'un théâtre dont ils ignorent la possibilité et les enjeux ? Par exemple, il est question de Marthe qui « joue un rôle » (p.9). Quant au propre mot « image », nous le retrouvons à moult reprises dans le roman : « l'idéale image » ; « quelle jolie image » (p.20), « tout ce qu'elle touche se change en image », « image du passé » (p.21). Le paragraphe commençant par « elle a toujours été une image » aborde l'éducation de Laurence, qui a consisté à la façonner en une personne « parfaite » (p.21-22), une poupée qu'on déplace à sa guise ? Même son métier consiste à créer des images. Il est aussi souligné le « pouvoir de l'image » (p.29). Ainsi les images, si elles relèvent de l'imaginaire, n'en sont pas moins prégnantes : Dominique, qui contrôle son image au millimètre, Marthe, touchée par la grâce, les hommes qui achètent la paix du ménage avec des cadeaux, image de foyers dont toute « imperfection », tout débordement seraient aussitôt effacés. Un sursaut de lucidité, vers la fin, lorsque Laurence tombe malade, la sauve peut-être, paradoxalement, de toutes ces images trop parfaites qui l'étouffent et qu'elle « vomit » (p.180). Pourtant ce mouvement de colère retombe platement, accepté dans l'indifférence par son époux. Les images, ces belles images ne disparaissent jamais réellement, elles sont remplacées par

d'autres images, tout aussi fausses mais tacitement et lâchement acceptées par ces personnages qui, nous l'avons déjà évoqué, paraissent interchangeables.

Enfin il convient de souligner l'activité qu'exerce Laurence : elle repose sur la créativité, et associe étroitement idées et images puisque c'est de l'idée que naît l'image et réciproquement : À la question pressante de Jean-Charles, « Elle vient cette idée ? » (p.22), Laurence répond posément : « Elle viendra... ». La narratrice poursuit : « l'idée viendra ; c'est toujours difficile au début, tant de clichés déjà usés, tant de pièges à éviter. Mais elle connaît son métier ». Et pourtant, on lit plus loin : « Aucune idée ne viendra ce soir, inutile de s'obstiner » (p.26).

Dès lors qu'en est-il de la création, de l'élan créateur, de la créativité en somme ? Par exemple les propos de Jean-Charles : « On n'exécute pas, on crée » s'inscrivent en opposition avec les propos de Dufrène : « On ne crée pas, on exécute » (p.13). Pendant ce temps, Laurence œuvre consciencieusement, savourant par procuration la promesse d'un bonheur qui serait l'aboutissement de son travail : « Il faut que je trouve cette idée, se dit-elle en dévissant son stylo. Quelle jolie image publicitaire, promettant – au profit d'un marchand de meubles, d'un chemisier, d'un fleuriste – la sécurité, le bonheur. » (p.20).

ÉNONCIATION ET PONCTUATION : RUPTURE ET DIVISION

Au tout début déjà, se profilent les pensées de Laurence, la narratrice : « Qu'est-ce que les autres ont que je n'ai pas ? » (p.7). Cette interrogation traduit l'apparition d'une faille. Faille que l'on retrouve à la page suivante : « c'est pour ça que maintenant elle se sent déprimée, je suis cyclique » (p.8). D'autres interrogations se font jour : « Pourquoi est-ce que je pense ça ? » (p.8).

Dans cet incipit se produit une rupture au niveau de l'énonciation : « elle se sent déprimée, je suis cyclique ». Cette phrase où la virgule joue le rôle de mise en apposition résonne comme un jeu polyphonique. Les deux pronoms personnels renvoient à Laurence (il y a alors une forme de distanciation voire de dépersonnalisation) ; il y a en effet une sorte de rupture dans ses processus mentaux, Laurence observant son existence de l'extérieur, comme si elle était détachée d'elle-même. Peut-on parler de dissociation ? On pressent d'ores et déjà une fissure, ou plutôt une fêlure chez Laurence qui en tant que personnage sensible s'oppose aux autres, dont l'absence de connivence sincère et désintéressée entre chacun, les propos, les sentiments apparaissent comme faussés.

Laurence paraît fondamentalement manquer de personnalité, par exemple quand elle évoque son absence d'opinion personnelle : « Je suis à peine capable, quand je sors d'un cinéma, de dire si j'ai aimé le film ou non » (p.95). Par ailleurs, elle commente ses propres propos à peine les a-t-elle proférés : « Ce n'est pas vrai en fait. Je dis ça pour être drôle ». Enfin ses pensées peuvent être rapportées au discours direct : « comme je suis malveillante ! se dit Laurence » (p.17). Elle s'exprime alors en aparté.

Laurence répète certaines formules comme une litanie : « Bien sûr, il a quelque chose que les autres n'ont pas (mais qu'ont-ils que je n'ai pas non plus ?) » (p.14).

Qu'en est-il de la ponctuation ? Outre l'emploi des tirets d'incise, l'usage des parenthèses, récurrent, est significatif : « (mais non, pense Laurence) » (p.15). Pour mémoire, selon Drillon, dans son *Traité de la ponctuation française* :

« La parenthèse est un message que l'auteur ajoute à son texte (...). Elle figure un décrochement opéré à la faveur d'une halte dans le déroulement sémantique et/ou syntaxique de la phrase. L'auteur éprouve un besoin passager de préciser, d'expliquer, d'ajouter une information, un commentaire ; il suspend alors sa phrase, place une parenthèse, et reprend son cours normal² ».

Nous avons relevé trente-et-un emploi de parenthèses au fil du roman. À chaque fois, il y a comme une rupture dans la phrase, rupture induite puis vérifiée par le récit. Il s'agit dès lors d'une intrusion dans le psychisme fragile de Laurence, qui pourrait alors être en proie à une sorte de déconnexion mentale.

² DRILLON, Jacques, *Traité de la ponctuation française*, Gallimard, 1991.

C ONFUSION, ANGOISSE ET DIFFÉRENCE

L'expression d'un sentiment de décalage, de différence se profile dans les pensées de Laurence comme une vaine litanie. Il ressort aussi de ses propos un sentiment d'étouffement, d'oppression.

L'expression « Qu'est-ce que j'ai que les autres non pas ? » ou sa variante, ici placée entre parenthèses, « (mais qu'ont-ils que je n'ai pas non plus ?) », apparaissent à plusieurs reprises. Ces expressions révèlent chez Laurence un manque, un vide, comme une conscience étouffée qui sonnerait creux ; conscience fragile dans tous les cas.

Cependant au fil du roman, Laurence sort de sa bulle, elle commence à s'interroger sur le monde qui l'entoure, veut s'intéresser aux actualités, on lui recommande des lectures ; elle jette un œil aux journaux, premier pas qui l'éloigne de la vie par procuration qui lui a été confortablement aménagée.

Elle finit par s'affirmer lorsqu'il est question de l'éducation de sa fille Catherine (première occurrence lorsque Marthe évoque son instruction religieuse). Laurence ne souhaite pas pour Catherine une existence identique à la sienne. L'angoisse sous-jacente au fil des pages ne disparaît pas, il n'y a pas de happy end, pourtant on pressent l'éveil d'une conscience, même si le roman s'achève sur le doute : « quelle chance ? Elle ne le sait même pas ».

D'emblée, Laurence semble différente : elle contraste vivement avec les autres personnages, ce qui est renforcé par son statut de narratrice : « et de nouveau Laurence se demande : qu'ont-ils que je n'ai pas ? (...) qu'est-ce qui ne va pas ? ». Elle évoque rapidement « sa dépression d'il y a cinq ans », qu'elle réduit à une « crise » ; il s'agit par ailleurs pour elle de ne plus « craquer » (p.19). Elle se trouve aussi quelque peu dans le déni, lorsqu'elle « veut y croire » (p.20), des propos qui sonnent faux, en écho à cette phrase de la page précédente : « des gens autour de moi, je suis contente de ma vie » (p.19).

On a évoqué plus haut un manque de personnalité. Il peut aussi s'agir de confusion mentale : « Comme d'ordinaire, Laurence s'embrouille dans ses pensées ; elle est presque toujours d'un autre avis que celui qui parle, mais comme ils ne s'accordent pas entre eux, à force de les contredire elle se contredit elle-même » (p.95).

De retour de son voyage avec son père, Laurence tombe malade : « Elle voudrait se vider plus entièrement encore, se vomir tout entière » (p.169). La vérité se fissure et tombe alors en morceaux : « L'air était doux ; je regardais le ciel, le temple et j'éprouvais un amer sentiment de défaite (...) la chaîne de mensonges se perpétuerait, les belles images demeurant intactes en dépit de toutes les désillusions » (p.168).

À la fin du roman, Laurence voit son être se dissoudre, son image se décomposer, elle est prise dans un vertige : « et j'étais au bord d'un vertige, prise dans un tourbillon, ballottée, niée, réduite à rien » (p.161). Quelques pages plus loin, elle précise : « Je n'étais pas une image ; mais pas autre chose non plus : rien » (p.170). Elle ajoute qu'elle se sent enfermée, et ce confinement lui semble inéluctable : « Je n'avais pas réussi à m'évader de ma prison, je la voyais se refermer sur moi tandis que l'avion plongeait dans le brouillard » (p.170).

Une phrase-clé pourrait clore le roman ; il s'agit d'une pensée de la narratrice : « Ah ! toutes les images ont volé en éclats, et il ne sera jamais possible de les raccommoder » (p.124).

C

ONCLUSION

Dès l'incipit puis tout au long des *Belles Images*, le lecteur se trouve au cœur du psychisme de Laurence, la narratrice. On observe les autres personnages à travers son regard, on les juge à travers ses pensées. Si les platitudes, la frivolité de son milieu la consternent vaguement, on ressent rapidement chez elle une lassitude doublée d'une grande fragilité. Par ailleurs la notion de perfection fait partie de son quotidien, aussi bien professionnel que familial.

Lorsqu'elle prend conscience de son décalage par rapport à ses proches, elle refuse alors le silence et l'acceptation, notamment au sujet de l'éducation de ses filles. S'ensuit une grande confusion, que l'on retrouve au niveau de la narration : Laurence se perd dans ses pensées, trébuche, étouffe.

Finalement, rien ne bouge vraiment, même lorsque la narratrice tombe malade, même lorsque Jean-Charles, son époux avec qui elle a un différend, cesse de la contrarier.

Laurence va mieux malgré ses traits tirés. Pourtant les images demeurent, plates et lisses.

ÉDITION CHOISIE

BEAUVOIR (de), Simone, *Les Belles Images*, Éditions Gallimard, 1966, rééd. Folio, 2014.

BIBLIOGRAPHIE

DRILLON, Jacques, *Traité de la ponctuation française*, Gallimard, 1991.

FORSTER, Edward Morgan, *Aspects of the Novel*, 1927.

GENETTE, Gérard, *Figures III*, Seuil, 1989.

JOUVE, Vincent, *L'effet-personnage dans le roman*, PUF, 1992.